

LIBBY PAGE

La librairie de Primrose Hill



NA
MI



Je me souviens de t'avoir un jour demandé pourquoi tu aimais tellement lire, et tu as répondu que les livres peuvent changer la vie des gens. Ceux-ci changeront la tienne, j'en suis persuadé.

Depuis la mort de son mari, survenue six mois plus tôt des suites d'une maladie, Tilly peine à reprendre pied dans son quotidien londonien. Passionnée de littérature, elle n'arrive même plus à ouvrir un livre. Pour fuir leur petit appartement de Primrose Hill, débordant des affaires de Joe et pourtant terriblement vide, elle se réfugie dans le travail.

Jusqu'à ce matin de janvier où elle reçoit un appel de sa librairie de quartier : Joe lui a laissé un tout dernier cadeau – douze livres, soigneusement sélectionnés, pour l'aider à traverser les douze mois à venir sans lui. Cette ultime preuve d'amour est peut-être ce dont Tilly a besoin pour accepter de dire au revoir, et commencer un nouveau chapitre...

Dans un tourbillon de larmes, d'espoir et de rires, Libby Page rend hommage aux livres qui nous accompagnent tout au long de nos vies, y compris dans les moments les plus durs.

.....

Libby Page est une autrice à succès, traduite dans plus de vingt pays. Best-seller du *USA Today* et du *Spiegel*, son sixième roman, *La Librairie de Primrose Hill*, est en cours de traduction en douze langues. Elle vit dans le Somerset avec son mari et son fils.

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

ISBN : 978-2-487606-27-2

20,90 euros

Prix TTC France



9 782487 606272

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : dpcom.fr





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

Titre original : *This Book Made Me Think of You*

Copyright © Page & Ink Limited, 2026

Publié pour la première fois en anglais chez Viking, marque de Penguin General. Penguin General appartient au groupe Penguin Random House.

Aucun extrait de cet ouvrage ne peut être utilisé ni reproduit, en quelque circonstance, pour entraîner un système ou une technologie d'intelligence artificielle. Ce texte est protégé de toute fouille de texte ou exploration de données (Article 4(3) Directive (EU) 2019/790).

Paroles citées p.104 : « Nothing compares 2 U » chanté par Sinéad O'Connor, écrit par Prince.

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-27-2

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Libby Page

LA LIBRAIRIE DE PRIMROSE HILL

Roman

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

**NA
MI**

*À la mémoire de Sally Lane et Fred Cutting,
qui aimaient tous les deux les livres.*

JANVIER

Book Lane vous recommande

Des livres pour ceux qui n'ont pas envie de lire :

☞ *Le Réconfort et la Joie des livres**, de Cathy Rentzenbrink

☞ *La Ferme de cousine Judith*, de Stella Gibbons

☞ *Pages & Compagnie*, d'Anna James

☞ *La Société très secrète des sorcières extraordinaires*, de Sangu Mandanna

* Les titres suivis d'un astérisque ne sont actuellement pas traduits en français. (Note de la traductrice)

LE BON LIVRE, placé pile au bon moment entre les mains de la bonne personne, peut changer la vie de celle-ci pour toujours. C'est du moins ce qu'Alfie a toujours pensé. Difficile de voir les choses autrement quand vous passez six jours par semaine dans une librairie et que vous avez été témoin un nombre incalculable de fois de ce moment magique où une personne entre dans votre boutique et la quitte avec, contenue noir sur blanc dans le livre qu'elle tient entre les mains, la possibilité d'en devenir une autre.

Mais Alfie ne pense pas à changer des vies tandis qu'il gare son vieux vélo rouge déglingué devant Book Lane ce 2 janvier au petit matin. Il pense au fait que ses lunettes sont embuées par la pluie, que son pantalon est trempé et qu'il y a trois énormes boîtes en carton ruisselantes qui l'attendent sur le pas de la porte.

— Fichus bouquins, marmonne-t-il dans sa barbe tout en fouillant dans les poches de son duffel-coat vert bouteille à la recherche de ses clés.

— Fichue porte.

La clé se coince comme toujours avant que le battant s'ouvre enfin en grinçant, laissant entrer dans la boutique une bouffée d'air froid et le libraire échevelé.

Alfie traîne les livraisons à l'abri de la pluie et ramasse le courrier, feuilletant l'éventail de factures, qu'il laisse tomber sur son bureau avec un soupir. Fermer la boutique pendant la période calme entre Noël et le Nouvel An lui paraissait une bonne idée à l'époque, mais à présent, il ne reste plus à Alfie qu'une heure avant l'ouverture et tout un tapis d'aiguilles de pin à balayer, plusieurs cartons de livres à déballer et une devanture à changer, troquant les romances festives et les livres de recettes réconfortantes contre des livres de cuisine équilibrée et des manuels de développement personnel.

Les gens ne cessent de répéter à Alfie qu'il a le meilleur boulot au monde. Mais ce métier tel qu'ils l'imaginent – c'est-à-dire lire toute la journée – et la réalité sont fort différents. Ils seraient surpris de constater que cela consiste davantage à soulever des charges lourdes et à dépoussiérer.

Un grattement à la porte de service attire l'attention d'Alfie.

— Bonne année. Il n'y a que nous deux, ce matin, Georgie, dit-il tandis que la chatière s'ouvre et que la tête poilue de la chatte errante du quartier apparaît par l'ouverture.

Georgette secoue la pluie de sa fourrure bigarrée et saute sur le comptoir, se juche sur une pile d'éditions spéciales de Jane Austen et regarde Alfie se mettre au travail d'un air légèrement moralisateur.

Enfin, une fois que la devanture est mise à jour, que les radiateurs cliquettent, que les lampes luisent agréablement et que l'odeur de noisette du café frais flotte dans l'air,

Alfie regarde autour de lui, satisfait. Même après tout ce temps, il ne peut s'empêcher de ressentir une pointe de trac en attendant l'ouverture, avant que n'arrivent les premiers clients, que les livres sentent leur couverture caressée, que les pages soient feuilletées et des sélections faites.

Au moment où il s'apprête à ouvrir, son regard tombe sur le calendrier des bibliophiles qu'un client lui a offert et qui est accroché sur le panneau d'affichage de la boutique, à la page de la nouvelle année dont l'illustration représente une femme en train de lire dans une flaque de lumière. La date du jour est encadrée en rouge, les mots « APPELER NIGHTINGALE » écrits en lettres majuscules. Il jette un coup d'œil à l'étagère réservée aux commandes qui attendent d'être récupérées. Pour une fois, elle est vide, hormis un livre solitaire emballé dans du papier kraft et noué avec un ruban. Il est resté là longtemps, sans bouger, tandis que d'autres titres allaient et venaient autour de lui.

— Drôle de façon de commencer l'année.

Écartant d'un geste la paperasse qui jonche le bureau, il dévoile un volume relié en cuir de la taille d'un dictionnaire particulièrement exhaustif. Alfie parcourt les pages froissées jusqu'à trouver le numéro qu'il cherche. Au moment de décrocher le téléphone, il repense à la promesse qu'il a faite il y a plus d'un an. Il avait presque oublié que cette journée finirait par arriver. Qu'il devrait passer ce coup de fil.

Il s'arrête un moment, le doigt suspendu au-dessus des touches. Car il travaille comme libraire depuis assez longtemps pour savoir à quel point les livres peuvent vous transformer. Mais il sait aussi d'expérience que certaines personnes ne veulent pas que leur vie change soudainement. Or il a le

sentiment que cet appel qu'il se prépare à passer chamboulera pour de bon la vie de cette cliente.



La main de la dentiste se dresse au-dessus du visage de Tilly, qui s'efforce de se concentrer sur la teinte aubergine foncé de ses ongles plutôt que sur l'instrument en argent étincelant qui fouille l'intérieur de sa bouche.

— Vous avez passé un bon Noël ? demande Dr Jafari tout en triturant les molaires de Tilly.

Cette dernière tente de marmonner une réponse évasive.

— Bouche grande ouverte, s'il vous plaît.

Elle obtempère, ravie de ne pas avoir à expliquer qu'elle a passé la journée de Noël toute seule chez elle avec une boîte de Quality Street.

— Bien entendu, poursuit la docteure d'un ton enjoué, Noël est une très mauvaise période pour les soins dentaires. Tout ce sucre et ce vin rouge. Vous avez raison de faire votre check-up maintenant parce que nous serons bientôt débordés. Plombages ébréchés. Aphtes. Dévitalisations. Abcès.

La dentiste énumère chaque maladie aussi joyeusement que si elle inventoriait le nom de ses petits-enfants.

— En ce qui vous concerne, tout me semble en ordre, ajoutez-elle d'un air sérieux, retirant sa main de la bouche de Tilly.

— Tant mieux.

Tilly passe ses jambes au-dessus du fauteuil, ses bottes en cuir brun à lacets rouges se posant sur le sol brillant.

Elle coince ses longs cheveux roux derrière ses oreilles et enfle son manteau en tweed aux boutons colorés dépareillés,

songeant ce faisant qu'il est étrange qu'elle se soit trouvée assez proche de cette femme pour remarquer ses lèvres gercées et sentir son parfum à la violette alors qu'elles ne se reverront sans doute plus avant un an au moins. Elle ne connaît même pas le prénom de Dr Jafari.

— Excusez-moi, dit la dentiste, je crois que votre téléphone sonne.

Elle montre du doigt la sacoche de Tilly qui vibre sans discontinuer.

Tilly ne reconnaît pas le numéro, mais elle regagne la salle d'attente et répond d'un « Allô ? » poli.

Il n'y a d'abord que du silence, puis un bruit de toux suivi d'une voix masculine grave et inconnue.

— Euh, bonjour. Vous êtes bien Matilda Nightingale ?

— Qui est à l'appareil ?

Une enfant est assise non loin de là, la tête penchée au-dessus des pages d'un livre, le front plissé par la concentration et les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure. C'est une expression que Tilly connaît bien et, l'espace d'un instant, le souvenir d'avoir lu de la sorte, totalement absorbée, est si dévorant que lorsque l'homme à l'autre bout du fil reprend la parole, elle se demande si elle a imaginé ses paroles.

— Je suis Alfie Lane, le gérant de Book Lane. La librairie de Primrose Hill. Je vous appelle parce que nous avons une commande qui vous attend.

— Mais je n'ai pas passé de commande.

Non seulement elle n'a pas mis les pieds dans sa librairie de quartier depuis une éternité, mais cela fait plus d'un an que Tilly n'a pas ouvert de livre – sauf si l'on compte les manuscrits qu'elle corrige au travail, or elle ne les compte pas.

— La commande a été faite pour vous par Joe Carter, poursuit la voix à l'autre bout du fil au moment même où la femme qui se trouve devant Tilly dans la queue s'écarte et que la réceptionniste lance :

— Personne suivante, s'il vous plaît.

— Vous avez dit Joe Carter ?

Elle sent sa poitrine se serrer et elle a soudain conscience de l'odeur de bain de bouche à la menthe et de gants en latex. Malgré le ciel gris béton à l'extérieur, la chaleur de la salle d'attente lui paraît étouffante et insupportable.

La réceptionniste tapote le bureau de ses ongles.

— Je peux vous aider ?

Tilly s'avance d'un pas hésitant, écartant son téléphone de son visage en donnant son nom à la réceptionniste.

— Ça fera soixante-cinq livres, s'il vous plaît.

Tilly cherche sa carte, qu'elle lui tend sans un mot tandis que la voix rocailleuse à l'autre bout du fil dit :

— Oui. J'ai ici une commande pour Matilda Nightingale, passée par Joe Carter.

— Mais c'est impossible.

Ses mots frottent l'intérieur de sa gorge comme du papier de verre.

En un clin d'œil, elle revoit Joe, son grand sourire franc, ses cheveux blonds courts coiffés d'une casquette de base-ball en été et d'un bonnet en hiver. De taille moyenne mais aux épaules larges et au physique athlétique, lui qui a grandi sur le terrain de base-ball et, plus tard, a joué au softball à Regent's Park avec ses collègues. La bosse au milieu du nez qu'il s'est cassé, enfant, en pariant avec ses frères qu'il pouvait grimper sur le toit de leur garage. Le son de sa voix, quand

il taquinait gentiment Tilly chaque fois qu'elle rentrait à la maison avec un sac en papier volumineux, lui demandant si elle avait vraiment acheté encore plus de livres et s'il allait devoir déménager pour faire de la place pour sa collection. Ou douce et rauque le matin, quand il lui tendait les bras et lui disait qu'il l'aimait.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que vous passiez à la librairie pour que je puisse vous expliquer, dit l'homme à l'autre bout du fil. Je crois que ce serait plus facile en personne, si ça ne vous dérange pas.

Pour son dernier jour de congé, Tilly avait eu l'intention de remplir son réfrigérateur vide, de faire le ménage dans ses e-mails et peut-être de s'offrir une bonne séance de pleurs dans la baignoire. Mais l'attrait du nom de Joe est trop puissant pour y résister.

— D'accord. Je peux y être dans cinq minutes. Mais je vous le dis tout de suite, il est impossible que Joe vous ait commandé un livre.

Le gérant de la boutique ne lui offre pas d'autres explications. Il ajoute simplement qu'il la verra bientôt, avant de raccrocher.

Tilly sort dans la froide rue londonienne au moment même où les nuages gris s'écartent un instant et où un rayon de soleil solitaire illumine les trottoirs humides, qu'il fait scintiller. Tilly resserre son manteau et lève les yeux vers le ciel.

— C'est forcément une erreur, pas vrai, Joe ?

LA LIBRAIRIE SE DRESSE AU MILIEU DE LA RIBAMBELLE de boutiques, traiteurs et cafés alléchants qui font d'avantage penser à l'artère principale d'un village qu'à un quartier à quelques pas des rues grouillantes de Camden et des bâtiments iconiques du centre de Londres. Un vélo est cadenassé à l'extérieur de la façade rouge foncé, où sont écrits en lettres grasses blanches les mots « Book Lane ».

Lorsque Tilly entre, elle est immédiatement assaillie par des sensations familières. L'odeur du papier, le silence respectueux, les tas de romans dont les titres l'auraient autrefois attirée. La boutique est petite mais bondée de livres entassés en piles instables entre le haut des étagères et le plafond. Il y a une échelle appuyée près du fond et de minuscules grues en papier suspendues au plafond, confectionnées avec des pages de vieux ouvrages. Tilly s'efforce de faire abstraction de tout cela et se dirige droit vers le comptoir.

Un homme vêtu d'un pull à torsades trop large et d'un pantalon bleu marine est penché au-dessus d'un carton de livres, ses sourcils froncés et ses cheveux sombres rebiquant follement. Il s'arrête pour remonter des lunettes en écaille

de tortue sur son nez et, de ses yeux bruns bienveillants, regarde Tilly pour la première fois.

— Bonjour. Désolé, je ne vous avais pas vue, dit-il en se redressant, le menton piqué de poils hirsutes à mi-chemin entre barbe naissante et barbe fournie. J'étais juste en train de remettre la boutique en ordre après les fêtes. Est-ce que je peux vous aider ?

Un chat de gouttière en léger surpoids est endormi sur le comptoir et l'homme tend le bras pour caresser sa fourrure, l'animal laissant échapper un ronron guttural. Tous deux paraissent tellement à l'aise dans cet environnement que Tilly, gênée, danse d'un pied sur l'autre. Autrefois, elle aussi était à l'aise dans les librairies, mais elle a désormais l'impression de s'être égarée dans un magasin qui vend de l'équipement de pêche ou de plongée sous-marine.

— Je n'en suis pas sûre. Je m'appelle Matilda Nightingale. Vous êtes Alfie Lane ? Je viens de recevoir un appel...

— Ah, en effet. Bien sûr. Oui, c'était moi. Merci d'être venue.

Tilly reconnaît la voix rocailleuse qu'elle a entendue au téléphone, mais elle s'était imaginé quelqu'un de plus âgé. Bien qu'il soit difficile de deviner son âge exact. Ses yeux sont pétillants, mais elle remarque un profond sillon entre ses sourcils et quelques rides au coin de ses yeux. Si elle devait deviner sa profession en se basant uniquement sur sa tenue, elle aurait pensé qu'il s'agissait d'un restaurateur de vieux manuscrits ou du responsable des archives d'un musée. Il a l'air du genre à posséder à la fois une machine à écrire et les connaissances suffisantes pour la faire marcher sans accroc.

— Comme je le disais au téléphone, ce doit être un malentendu. Joe n’a certainement pas pu commander de livre.

Le gérant du magasin passe une main le long de sa mâchoire, ses doigts effleurant ses poils drus.

— Pour être honnête, ç’a été l’une de mes commandes les plus inhabituelles, dit-il, remontant encore une fois ses lunettes sur son nez avec le pouce. Et on a déjà eu des commandes plutôt bizarres. Comme ces gentilles vieilles dames qui cherchaient des ouvrages sur Satan ou ce barman d’âge mûr qui précommande tous les romans de Colleen Hoover.

Il s’éclaircit la gorge et reprend contenance, paraissant rattraper ses pensées comme la queue d’un cerf-volant.

— Votre mari est venu ici il y a environ un an...

— Il y a un an ? l’interrompt Tilly, son cœur s’accrochant aux souvenirs comme à des échardes.

— Oui. Il m’a expliqué sa situation et a passé sa commande. Il a dit que s’il n’était pas revenu avant le Noël suivant, je devais savoir ce que ça signifiait et vous appeler le 2 janvier. J’espérais qu’il reviendrait. Je vous présente mes condoléances.

Tilly hoche la tête, acceptant son témoignage de sympathie comme ces gens qui acceptent sans réfléchir un prospectus qui ne les intéresse pas car ils sont trop polis ou simplement trop épuisés pour refuser.

— Même si ces mots n’ont pas tellement de sens, n’est-ce pas ? ajoute le libraire, la fixant sans ciller. Mais c’est difficile de trouver autre chose... Les mots ont beau être mon fonds de commerce, je n’ai encore rien trouvé de mieux.

Tilly hésite, surprise d’entendre quelqu’un exprimer la pensée qui l’habite si souvent ces derniers mois.

— C'est vrai...

— Je devrais aussi vous souhaiter un joyeux anniversaire, poursuit le libraire.

Tilly grimace légèrement.

Avant qu'elle puisse répondre, il se tourne pour chercher quelque chose sur une étagère voisine, revenant avec un paquet emballé soigneusement dans du papier kraft et orné d'un ruban blanc.

— C'est le livre dont je vous parlais. Joe voulait que vous l'ayez aujourd'hui. Et il y en aura un autre le mois prochain. C'est son cadeau pour vous. Une année de livres.

Le cœur de Tilly se serre. Elle a passé la journée à chercher obstinément à oublier la date. Quand le facteur a sonné à la porte et lui a tendu un colis de ses parents, elle s'est efforcée de ne pas penser à l'énorme bouquet de fleurs que Joe avait envoyé à son bureau le jour de son anniversaire, l'année où ils avaient commencé à se fréquenter et toutes les années qui avaient suivi. Elle savait qu'il n'y aurait plus de fleurs cette année mais voilà qu'elle est là, les yeux rivés sur un colis de Joe contenant un livre – *un livre* ! – avec le sentiment que son monde vient d'être secoué comme une boule à neige. Alors qu'elle s'apprête à prendre le paquet, elle se rend compte qu'il n'y en a pas qu'un seul à récupérer.

— Est-ce que je peux avoir les autres aussi ?

Les traits d'Alfie Lane se crispent.

— J'ai bien peur que non.

— Comment ça ? Je suis là, et vous avez dit que Joe avait commandé douze livres. Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas les prendre tout de suite.

Malgré l'atmosphère cosy de la boutique et le doux ronron du chat endormi sur le comptoir, Tilly ne s'imagine pas revenir dans l'immédiat.

— Joe voulait vous donner un livre par mois, répond le libraire. C'était ça, son cadeau.

— Vous plaisantez ? Alors je dois attendre un mois entier pour découvrir quel sera le deuxième livre ? Et *douze mois* pour tous les recevoir ? Même si vous savez de quels ouvrages il s'agit et que vous pourriez très bien me les donner tout de suite ?

— C'est ce dont M. Carter et moi sommes convenus.

— Mais Joe est mort ! Il n'est plus là !

Le chat sursaute, saute du comptoir et court se cacher dans un carton de livres à moitié vide. Le libraire le suit des yeux, puis reporte son regard sur Tilly. Son expression est douce mais, quand il prend la parole, c'est d'une voix étonnamment ferme.

— Je suis vraiment désolé. Mais j'ai fait une promesse.

— D'accord. Très bien. Merci pour votre « aide ».

Tilly lui arrache le livre des mains avec tant de force que le libraire recule. Mais elle s'en fiche. S'il n'a pas l'intention de l'aider, elle peut néanmoins rentrer chez elle illico pour ouvrir le paquet. Sans ajouter un mot, elle tourne les talons et sort en coup de vent de la librairie, laissant la porte claquer derrière elle.

Quand Tilly ouvre la porte d'entrée, elle trébuche aussitôt sur une paire de baskets de Joe. Elle les pousse du pied, puis accroche son manteau à la patère à côté du sweat-shirt à capuche gris préféré de Joe, devenu terne et élimé. Elle reconnaît l'écriture

de sa belle-mère sur ce qui doit être une carte de vœux, mais la laisse sur le paillason pour plus tard et grimpe les marches qui mènent au salon ouvert de la maisonnette.

Grand comme une boîte d'allumettes, leur appartement était le compromis leur permettant de vivre dans un quartier qu'ils aimaient tous deux, et il déborde de leurs affaires entassées pêle-mêle : l'équipement sportif de Joe amoncelé dans un coin, sa papperasse jonchant le bureau, les travaux manuels à moitié terminés de Tilly occupant toutes les surfaces libres et, sur des étagères qui courent tout le long d'un mur et du sol au plafond, ses livres. Le reste de l'appartement est certes en désordre, mais ces étagères sont méticuleusement organisées, les ouvrages alignés avec soin et de petites étiquettes imprimées séparent les différents genres. Sauf que, depuis un an, ces livres accumulent la poussière.

Tilly pose le paquet sur la table basse et le regarde fixement.

Six mois se sont écoulés, mais il est encore difficile d'accepter que Joe est vraiment parti. Chaque jour au réveil, elle s'attend à sentir sa présence dans leur lit. Elle aime parfois laisser couler l'eau dans la salle de bains et s'asseoir quelques instants dans le salon, feignant qu'il est en train de prendre sa douche et qu'il apparaîtra bientôt. Le monde entier ne cesse de lui dire qu'il est temps de passer à autre chose. Les fleurs de l'enterrement ont fané depuis longtemps et ont été jetées, les appels des gens souhaitant prendre de ses nouvelles sont devenus de moins en moins fréquents et elle est de plus en plus occupée au travail. Mais Tilly est encore ici, dans un appartement qui était autrefois son sanctuaire, entourée des affaires de son mari mort, sans la moindre idée de ce qu'elle est censée faire à présent.

Ouvrir le paquet égratignera la plaie qui, ne cesse-t-on de lui répéter, guérira avec le temps. Peut-être vaudrait-il mieux le ranger dans un tiroir et essayer de l'oublier. Aucun livre ne peut lui ramener Joe. Mais au moment même où elle formule ces pensées, elle sait que, bien que le contenu du paquet risque d'être difficile à digérer, elle n'aura pas la force de résister.

Elle dénoue le ruban et arrache le papier.

ILS SE SONT RENCONTRÉS DANS UNE LIBRAIRIE...

C'est une journée d'août pluvieuse et tandis que le reste de Londres est sans doute déçu par la météo changeante, Tilly, elle, n'y voit pas d'inconvénient. Car c'est le temps idéal pour passer une journée entière au milieu de livres, or c'est exactement ainsi qu'elle a l'intention de passer son samedi. Elle se dirige vers Foyles à Charing Cross, où elle compte commencer au rez-de-chaussée et monter peu à peu jusqu'au cinquième.

Une fois à l'abri de la pluie, elle pousse un soupir de contentement en levant les yeux vers les mots accueillants : « Bienvenue, amoureux des livres, tu es en bonne compagnie. » Tilly a toujours considéré les librairies comme des lieux de rencontres : tous ces ouvrages alignés soigneusement sur les étagères tels des amis potentiels dont elle n'a pas encore fait la connaissance.

Alors qu'elle flâne au rez-de-chaussée, la tête penchée pour inspecter les titres dans une position qui lui donnera un torticolis à la fin de la journée, elle se heurte à quelque chose de solide.

— Oh ! Désolée, dit-elle, découvrant le visage d'un homme aux cheveux blonds qui doit avoir son âge, vêtu d'un sweat-shirt gris à capuche, d'un short et de baskets humides. Ses yeux souriants sont d'un bleu perçant.

— Salut, répond-il avec un fort accent américain.

Il sourit, laissant entrevoir ses dents blanches et droites, hormis son incisive gauche qui présente une minuscule ébréchure.

— J'aurais dû regarder où j'allais, s'excuse-t-elle, s'apercevant qu'elle est encore assez près de lui pour sentir le parfum boisé de son eau de Cologne auquel se mêle l'odeur de la pluie. Quand je regarde des livres, je ne vois plus rien d'autre.

Elle recule d'un pas, sentant ses joues rougir comme chaque fois qu'elle est nerveuse.

— Est-ce que vous recommanderiez celui-ci ?

Il montre du doigt le livre calé sous le bras de Tilly – le premier d'une longue liste qu'elle compte « adopter ».

— Oh, oui, j'adore Fredrik Backman. Est-ce que vous avez lu ses autres romans ?

L'homme jette un coup d'œil à l'exemplaire du *Monde selon Britt-Marie* et secoue la tête.

— Je ne crois pas, non.

— Alors il faut absolument commencer par *Vieux, râleur et suicidaire*.

Elle parcourt des yeux les rayonnages.

— Ils n'ont pas l'air de l'avoir ici. Il est sans doute là-haut, à l'étage fiction.

— Ce magasin est un vrai labyrinthe, pas vrai ? dit-il, regardant autour de lui avec un rire étouffé.

C'est une des choses que Tilly aime le plus dans cette librairie. En effet, quel meilleur endroit pour se perdre qu'au

milieu des étagères pleines d'histoires ? Elle cherche des yeux un vendeur pour l'aiguiller, mais ils sont tous occupés avec des clients.

— Je peux vous montrer, si vous voulez ?

Le visage de l'homme se détend, laissant place à un grand sourire contagieux.

— Ce serait formidable, merci ! Au fait, je m'appelle Joe.

Il tend la main et elle réprime un rire en la serrant, car elle est encore assez jeune pour trouver que les poignées de main sont réservées aux adultes. Celle de l'homme est chaude et ferme.

— Je m'appelle Matilda. Même si la plupart des gens me surnomment Tilly.

— Matilda. Comme le film ?

Cette remarque devrait lui mettre la puce à l'oreille, mais elle est trop occupée à contempler ses avant-bras pour le remarquer.

Ils grimpent les marches côte à côte, Tilly d'un pas régulier et Joe presque sautillant.

— Alors, vous êtes ici en vacances ou... demande-t-elle.

— J'habite ici, répond-il, et Tilly s'aperçoit avec un sursaut combien elle aurait été déçue s'il lui avait révélé être un touriste. J'ai emménagé ici pour le travail. C'est une ville superbe. Très verdoyante. Et tous ces vieux immeubles... Tout est vieux ici, c'est fou ! Vous ne vous en rendez pas compte, vous autres Britanniques. Est-ce que vous êtes de Londres ?

— J'habite ici, mais je ne suis pas originaire de Londres. J'ai grandi au pays de Galles.

— Il me semblait avoir entendu un petit accent. C'est très joli.

Il pose sur elle ses yeux qui pétillent, et les joues de Tilly s'empourprent encore davantage.

— Oui, enfin, je dis le pays de Galles, mais la frontière avec l'Angleterre passe par ma ville natale. J'ai grandi à Hay-on-Wye.

— J'en ai entendu parler. Tous les commerces sont des librairies, là-bas, non ?

— Pas toutes. Mais c'est vrai qu'il y en a beaucoup.

— Votre famille tient une librairie, alors ? Pas étonnant que vous vous repériez aussi bien.

— Non, mes deux parents sont enseignants. Mais ils adorent les livres. Ma sœur s'appelle Harper, comme Harper Lee. Et puis, il y a moi... Je suppose que je ne pouvais qu'aimer les livres, moi aussi.

— Quel est votre préféré ? À moins que ce ne soit comme demander à un parent quel est son enfant préféré ?

Il sourit de toutes ses dents et Tilly se surprend à lui sourire en retour.

— Un peu. Ça change tout le temps, en fonction du dernier que j'ai aimé. Mais je pense que si je devais choisir celui que je préfère par-dessus tout, je dirais *Madeleine* de Ludwig Bemelmans. J'en raffolais quand j'étais petite.

— Qu'est-ce qui vous plaisait autant ?

Malgré tous les livres dans sa chambre d'enfant, *Madeleine* était celui auquel elle revenait sans cesse, celui qu'elle voulait toujours lire et relire. Si elle ferme les yeux, elle peut visualiser sa couverture aussi bien qu'elle se rappellerait le visage d'un proche bien-aimé.

— Je crois que le fait que le personnage principal, Madeleine Fogg, ait les cheveux roux comme moi y était pour quelque chose. C'était la seule rousse de sa classe, comme moi. Mais

en dehors de ça, on était complètement différentes. Elle vivait dans un pensionnat à Paris et moi, je n'y ai encore jamais mis les pieds, même si j'en rêve depuis que j'ai lu cette série. Et puis, Madeleine était si fougueuse et courageuse.

— Contrairement à vous ?

Tilly éclate de rire, mais la curiosité qu'elle discerne sur le visage de l'homme lui rappelle qu'elle vient seulement de le rencontrer. Il ne sait pas que, pour elle, le courage, c'est essayer un livre d'un nouveau genre ou choisir une marque de thé différente quand elle fait ses courses de la semaine.

— Non, pas vraiment, et je ne patine pas aussi bien que Madeleine, ça, c'est sûr.

Ils ont atteint l'étage fiction et, sans savoir quoi dire d'autre, Tilly attrape un exemplaire de *Vieux, râleur et suicidaire* et le lui tend. Leurs doigts s'effleurent, et elle sent sa peau picoter à son contact. Elle est soulagée quand il examine la couverture car cela lui donne le temps de recoiffer ses cheveux encore frisottés par la pluie.

— Si ça vous plaît, je vous recommande de lire *La lettre qui allait changer le destin d'Harold Fry*, de Rachel Joyce, ou *Olive Kitteridge* d'Elizabeth Strout. Enfin, si vous ne les avez pas encore lus.

— Vous vous y connaissez vraiment en littérature.

— Eh bien, je travaille dans l'édition. Même si, en ce moment, je m'occupe de la non-fiction. Je corrige les mémoires de célébrités.

Les yeux qu'elle lève au plafond ne disent rien des cinq entretiens d'embauche et du test de grammaire qu'elle a passés, ni des semaines à préparer la présentation qui lui a valu de décrocher le poste.